

Philippe Antoine, Clermont Auvergne University, France

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.4.89-99

Un homme des archipels. *L'Été grec* de Jacques Lacarrière

A Man of the Archipelagos. *L'Été grec* by Jacques Lacarrière

RÉSUMÉ

À partir de ses différents séjours en Grèce (de 1947 à 1966), Jacques Lacarrière écrit un livre (publié en 1975) qui fait la part belle aux côtes, celles que l'on aborde, que l'on suit et que l'on quitte provisoirement pour y revenir. Dans cet ouvrage composite, l'auteur évoque et commente ses souvenirs. Les routes qu'il a empruntées et les rencontres qu'il a faites, constamment liées à la culture historique et littéraire du voyageur, nourrissent cet essai qui est à la fois le récit d'un apprentissage et une déclaration d'amour adressée à un pays et à un peuple.

Mots-clés : Jacques Lacarrière, Grèce, archipel, itinéraires, paysages

ABSTRACT

Based on his various stays in Greece (from 1947 to 1966), Jacques Lacarrière wrote a book (published in 1975) that focuses on the coasts, those that one approaches, that one follows and that one leaves temporarily to return. In this composite work, the author recalls and comments on his memories. The routes he took and the encounters he made, constantly linked to the historical and literary culture of the traveller, feed this essay which is both the story of an apprenticeship and a declaration of love addressed to a country and a people.

Keywords: Jacques Lacarrière, Greece, archipelago, itineraries, landscapes

« Personnellement, ma nature terrienne me range plutôt dans la catégorie des caboteurs. J'aime longer les côtes, les perdre de vue pour les retrouver un peu plus tard, voir surgir à l'horizon la masse sombre et bleutée d'une île » (Lacarrière, 2016, p. 305)¹. Le voyage en Grèce se prête, pour des raisons qui ressortissent à la géographie, à une alternance entre traversées, escales et excursions à l'intérieur des terres qui rythment à la fois l'expérience et son récit. À partir de ses différents séjours dans le pays (de 1947 à 1966), Jacques Lacarrière écrit un livre (publié

¹ Les références à *L'Été grec* seront désormais données dans le corps du texte, avec la seule indication de la page entre parenthèses.

en 1975) qui fait la part belle aux côtes, celles que l'on aborde, que l'on longe et que l'on quitte provisoirement pour y revenir. Lors de chacun de ces moments, l'histoire et la littérature permettent de lire le paysage, les sensations affluent, les rencontres successives scandent le quotidien de celui qui se dit « errant heureux » (p. 141).

Le cabotage est d'une certaine manière un *art de voyager*, entendu comme une manière d'être au monde et de le dire, inscrit dans une longue tradition² que Lacarrière reprend et renouvelle. Le terme, en sus de renvoyer à un mode de déplacement et à un espace de relative proximité est aussi lié à une pratique fondée sur l'échange. Il ne s'agit pas ici de commerce mais le voyageur s'enrichit des choses vues, de situations vécues et offre en retour un portrait de pays (Martens, 2018, pp. 247–268) – et un autoportrait – qui témoignera de son amour pour la Grèce. La première édition de l'œuvre (dans la collection « Terre humaine ») était ainsi sous-titrée : « Une Grèce quotidienne de 4000 ans ». En poche (Pocket), le titre sera suivi de la mention « récit d'une passion grecque ». Ces deux syntagmes revêtent une valeur programmatique et sont complémentaires. Le deuxième nous indique que le livre sera celui d'une rencontre amoureuse avec le pays, le premier montre qu'il ne saurait y avoir de solution de continuité entre présent et passé, entre les différentes expériences du voyageur et la bibliothèque. Ainsi est définie l'allure d'un livre marqué par la subjectivité, la collusion entre diverses temporalités et la multiplicité des matières abordées.

Pour analyser les représentations de l'espace grec qui paraissent au fil de la lecture, il faut tout d'abord tenir compte de la facture d'une œuvre qui n'est pas conforme à l'image que nous nous faisons d'un récit de voyage – si l'on considère que cette appellation renvoie à un itinéraire, relaté entre les deux moments du départ et du retour. Lacarrière agence les séquences de son ouvrage selon des logiques géographiques et/ou thématiques, adossées au libre jeu de la mémoire et rythmées par la succession des déplacements qu'il fit lors de ses différents séjours. Ces derniers se déroulent souvent au sein d'un espace relativement restreint, arpente au gré de promenades ou de trajets de plus grande ampleur. Lacarrière use de tous les modes de transport possibles et improvise le plus souvent, en s'arrêtant là où on lui offre l'hospitalité, sans avoir fixé au préalable une destination précise qu'il lui faudrait à tout prix atteindre pour consommer les beautés des monuments des hommes ou de la nature. Ainsi parvient-il à s'appropriier un territoire qu'il contemple et qu'il interprète, au gré des rencontres et à l'aide de ses lectures.

² Dès la Renaissance, ont été publiées des réflexions sur la pratique du voyage et sa mise en texte. Cette « littérature apodémique » prodiguait des conseils destinés à organiser l'itinéraire, incitait à la collation d'informations et fixait les règles de composition du récit. Les développements dans lesquels le voyageur d'aujourd'hui s'interroge à la fois sur son expérience et sur l'écriture qui en rend compte s'inscrivent dans cette veine réflexive qui consiste à prendre du recul sur les manières de parcourir et d'habiter un territoire.

1. Un livre archipel

L'ouvrage, du fait de son aspect composite (Tritsmans, 2007, pp. 155–166), a quelque chose de l'archipel : le lire de manière suivie oblige à naviguer au sein de différentes temporalités, à passer d'îlots fictionnels à des séquences historiques ou réflexives, à s'immerger dans des univers pluriels car la Grèce change constamment de visage, au gré des lieux parcourus et habités et d'un texte qui suit le « mouvement de [la] pensée et de [la] fortune » (Chateaubriand, 2011, p. 138). La poétique de cet essai qui fit connaître l'auteur du grand public s'accorde avec la mise en mots des déplacements et des séjours. Ceci s'explique en grande partie par la genèse de *L'Été grec*. De 1947 à 1966, Lacarrière effectue divers voyages en Grèce. Le coup d'État des colonels (1967) remet en cause d'autres projets et met un terme (provisoire³) aux « Années grecques ». La maturation de l'ouvrage commence :

Je n'ai pas vécu en Grèce pour écrire *L'Été grec*. Si j'ai pu le faire, au terme de mes séjours, c'est parce que ce livre est l'aboutissement d'une expérience, l'estuaire d'une période cruciale de ma vie. Il en est le dépôt, le sédiment, impliquant par sa nature même et sa genèse une lente décantation de souvenirs : il en exprime la liberté, arrêtée sous forme de mots (Lacarrière, 2005, p. 134).

C'est finalement vingt ans après le dernier voyage que paraîtra ce texte placé sous les signes de la « sédimentation » et de « l'éruption ». Puisqu'il y a « impossibilité d'ordonner sa vie comme une suite de chapitres » (Lacarrière, 2005, pp. 134, 149), la solution qu'adopte le relateur consiste à associer des souvenirs temporellement disjoints mais similaires et à greffer sur ces foyers des excursions mentales, comme autant de thèmes exposés et repris dont le principe unificateur serait la « grécité », située à la croisée d'expériences et de sensations, entre le pays et le paysage, entre un territoire et une culture.

Cette mosaïque est constituée d'ensembles peu ou prou autonomes mais chacune d'entre eux est le produit d'un assemblage complexe qui confond les époques, les souvenirs personnels, les types de discours. La première section du livre, intitulée « Le Mont Athos », rend compte de « Trois voyages dans la Montagne Sainte ». Elle contient quatre chapitres qui sont eux-mêmes diversement orientés. On lit dans chacun d'entre eux des descriptions d'itinéraires, des anecdotes, des topographies ou éthopées, des citations, des réflexions (sur l'histoire, la peinture, la religion ...), bref, tout ce qui fait l'habituelle matière d'un récit de voyage. Cette esthétique du mélange, qui est à l'œuvre dans l'ensemble de l'ouvrage, ne surprend pas outre mesure puisqu'elle est intrinsèquement liée à la poétique du texte viatique. Mais il est particulièrement malaisé de localiser exactement sur une carte les trajets de Lacarrière (comme on peut le faire plus aisément dans

³ Car il reviendra en Grèce après la chute de la dictature.

*Chemin faisant*⁴) : le parcours du voyageur est partiellement illisible parce qu'il est constamment interrompu (textuellement parlant) par des digressions de tous ordres qui prennent place entre des indications de lieux et la relation du trajet – ou des trajets successifs qui se sont déroulés à des époques différentes. La table des matières très détaillée de l'*Été grec* (elle dresse la liste de tous les motifs abordés dans chaque chapitre) est sans doute l'un des meilleurs indices de son caractère foisonnant et de l'allure capricante qui est la sienne ; elle est aussi une boussole qui permet de s'orienter dans un maquis textuel au sein duquel on pourrait aisément se perdre en suivant les errances et les rêveries du narrateur. Dans « Les îles nues » (il s'agit de la troisième partie du livre) deux sections ont pour titre « Journal de bord ». Nous pourrions donc nous attendre à ce que soit en cette occasion retracés de manière chronologique et précise les trajets qui mènent aux différentes îles de l'archipel. Il n'en est rien. Lisons les pages consacrées à Patmos (pp. 290–298). Ce sont en fait les souvenirs de plusieurs séjours qui se suivent, plus ou moins précis : aucune note n'a par exemple été prise en 1956 ou 1959, le jeune homme aurait alors rêvé d'Icare et ramassé des galets multicolores (p. 290). En 1960, on suit le récit de son installation dans la ville basse, il est ensuite question de l'*Apocalypse*, puis des amis que l'on se fait et enfin d'un jour passé sur la plage et de cette scène amusante au cours de laquelle une petite fille reste à jouer dans l'eau alors que sa mère l'appelle pour le repas en l'admonestant : « Antigone ! vas-tu venir manger, oui ou non ? Tu n'en fais toujours qu'à ta tête (293)⁵ ! » En 1961 nous faisons le tour de l'île. En 1962, Lacarrière écrit, installé à la terrasse d'un café, lit une fable d'Ésope au cafetier, nous entretient de deux îles proches, rapporte la fable d'une jeune fille dont le bras se serait desséché après avoir cueilli un bouquet avant d'évoquer les poulpes qui « sèchent sur un fil en plein soleil » et l'évolution gracieuse du « mollusque aux mille métamorphoses » dans la mer grecque (pp. 297–298).

Il est donc bien questions de parcours : d'île en île, de la côte à l'intérieur des terres ou au bord du rivage. Mais la linéarité qui est celle de la lecture est contrariée par le « jeu énigmatique » (11) qui régule l'écriture du voyage en même temps qu'elle suscite sa « revie », au moment de l'écriture (Antoine, 2011a, pp. 225–240). Il aura ainsi fallu du temps pour percer les secrets d'Athos. Les carnets de 1950 et 1952 et le livre écrit peu après le troisième séjour (*Mont Athos, montagne sainte*, 1954) en témoignent. Cela dit, la première vue et celles qui lui ont succédé n'en sont pas pour autant oubliées (59) : elles resurgissent dans le présent, se

⁴ Et pour cause : dans ce livre que Lacarrière publie en 1977 est relatée une traversée de la France, à pied, des Vosges jusqu'aux Corbières. Le lecteur peut y suivre la progression du marcheur.

⁵ Lacarrière s'amuse fréquemment de la stupéfaction qui est la sienne lorsqu'il voit resurgir dans le présent ces noms qui sont associés aux grands textes de l'Antiquité. Ailleurs, il demande à un petit garçon comment il s'appelle. La réponse fuse : « Homère » (Lacarrière, 2016, p. 302).

recomposent, se superposent. Cette stratification, dont l'image du palimpseste (selon le sens qu'a pris le terme au XIX^e siècle) rend assez bien compte, est liée au fonctionnement de la mémoire qui associe des souvenirs suscités par des impressions ou situations similaires – et ceci est pour partie la conséquence de la perspective de locution adoptée. Un sentier en rappelle d'autres, un caïque prend place dans la série de tous les caïques empruntés, une odeur évoque des odeurs semblables ... Ainsi Lacarrière recourt-il fréquemment à l'itératif, non seulement pour éviter les redites qui nuiraient à l'économie du récit mais aussi et surtout parce que des expériences répétées n'en font qu'une après que les années ont passé. Lorsqu'il nous entretient du « pont du bateau » qui le mène du Pirée aux îles, le relateur élargit progressivement la perspective et envisage toutes les traversées qu'il a pu faire et les nuits passées dans son « sac de couchage tout bleu » qui le protégeait du froid et de la pluie : « C'est ainsi que j'ai voyagé des années, grosse chenille bleue aux lentes reptations, regardant les étoiles danser et les mâts osciller dans la nuit » (p. 284). De manière significative, l'article défini (*du* bateau) devient indéfini dans la table des matières (*un* bateau). L'emploi métaphorique du terme « blason » qui apparaît à trois reprises dans *Chemins d'écriture* est un autre symptôme, particulièrement révélateur, de ce processus de condensation qui consiste à prendre ensemble les parties jusqu'à ce qu'elles forment ... un tout :

Un olivier, une vigne et un bateau. Le blason de la Grèce.

Mer, barques et tamaris : blason des Cyclades et du Dodécannèse.

Un temple, un supermarché. Le nouveau blason de la Grèce (Lacarrière, 2005, pp. 125, 133, 170).

Ces trois occurrences sont placées sous le signe de la schématisation – et ne sont pas exemptes de spécifications : physiques et biologiques pour le premier énoncé ; spatiales pour le deuxième qui concerne des archipels ; temporelles pour le troisième qui qualifie un pays entré dans l'ère de la consommation.

2. Itinéraires

J'en viens maintenant à des éléments relatifs aux différents itinéraires du voyageur. Il emprunte tous les moyens de transport possibles, ceux du moins qui lui sont accessibles eu égard à son maigre budget. Pour les longues distances, ce sera le bus, l'autostop ou le bateau. Il est question dans le livre de ces autobus verts qui sont « en réduction, l'image d'un village » et de ces bateaux souvent antédiluviens qui sont « à l'image d'une ville entière » (p. 273). Mais ce qui revient avec le plus d'insistance est la marche. « J'ai été le promeneur solitaire de la Grèce » affirme l'écrivain (Lacarrière, 2002, p. 65). *Chemin faisant* débute par cette phrase : « Avant tout, je chanterai les pieds » (Lacarrière, 1992, p. 15). Et cet « hymne aux pieds » s'achève par un éloge de « la promenade ou de la flânerie » que l'auteur oppose à la randonnée, marquée par l'effort et tendue vers

le but à atteindre. Il est dans une certaine mesure l'héritier de ceux qui, avant lui, avaient *converti* le voyage en promenade⁶. Qu'est-ce à dire ? La découverte de la Grèce est placée sous les signes de la gratuité, de la liberté, de la disponibilité (au monde et aux autres) et de cette approche polysensorielle du paysage que la marche favorise. Gratuité : il n'est pas de profit quantifiable qu'on puisse tirer de telles errances même si elles sont un puissant amplificateur d'existence. Liberté : on peut choisir son chemin selon l'humeur du moment, faire étape puis repartir en se laissant guider par le hasard et l'envie. Disponibilité : le promeneur accueille les offrandes du réel et *L'Été grec* est avant tout « le livre d'une amitié, d'une liaison au sens amoureux du terme, avec un pays, un peuple, une histoire partagée et des drames partagés eux aussi » (Lacarrière, 2016, p. 278). Quant au corps, il est premier dans cette expérience dénuée de toute dimension religieuse ou sacrée :

[...] je ne cherchais rien en voyageant et en vivant ainsi : pas de message, de quête, d'enseignement, d'initiation. Je ne me prenais pas pour Thésée ou Perceval. Non, je laissais tout mon corps, tous mes sens, se modeler, se transformer au rythme et au poids des chemins comme si chaque jour des milliers de cellules mouraient en moi pour que d'autres renaissent. C'est en Crète que, pour la première fois, j'ai senti se décanter mon corps ancien et s'édifier un autre corps (Lacarrière, 2016, p. 141).

« Au fond, mon thème principal touche aux chemins en général » (Lacarrière, 2002, p. 123). L'auteur est de ceux qui entendent l'appel des sentiers. C'est ici le territoire, dans sa composante naturelle, qui dicte sa loi. Ainsi, sur l'Athos, « Le chemin s'écarte souvent de la mer, grimpe sur les versants pour contourner une gorge abrupte et redescend vers le rivage » (66). Ou encore : « [...] je parcours ces sentiers, ces chemins entre mer et montagne » (p. 71). Toute la première partie du livre est rythmée par la série des ascensions et des descentes, qui mènent de la côte aux ermitages, accrochés aux falaises (p. 102), ou aux monastères, juchés comme des *vaisseaux* sur des pitons rocheux auxquels on accède par des échelles (p. 67). Du haut de ces nids d'aigle, on peut contempler la Méditerranée, les montagnes, le ciel. Depuis le bord de mer, le regard sera happé par ces architectures fantastiques qui défient l'entendement. À l'intérieur des terres il arrive qu'il soit plus difficile de s'orienter : « J'ai pris un raccourci [...] mais à présent, à force d'hésiter sans cesse entre des sentiers bifurquants, je ne sais plus très bien où je me trouve ». Le plaisir de se « perdre ainsi dans un paysage inconnu » (pp. 219–220), en se laissant envoûter par les odeurs de la forêt et les vibrations de la lumière, procure un sentiment d'illimitation de soi et se révèle une voie d'accès à la véritable connaissance du pays :

⁶ À l'instar de nombreux voyageurs de l'époque romantique (Antoine, 2011b).

[...] l'on sent brusquement en soi, autour de soi, le bruissement immobile du temps, l'embrasement de l'air figé [...] C'est en ces heures-là – où naissent en soi des sens inconnus, des sensations aiguës, des sensations qui vous portent à la fois au-delà et en deçà des magies quotidiennes – que j'ai vraiment connu la Grèce (Lacarrière, 2002, p. 220).

Un troisième type de déplacement est plus lié aux archipels, à ces « îles blanches » (Lacarrière, 2002, p. 315) qui sont à « échelle humaine » (p. 288), que l'on peut arpenter en tous sens, dont on peut faire le tour « en une seule journée » (p. 288) ou qu'il est possible d'embrasser complètement d'un seul regard. Lorsqu'il habite ces lieux, Lacarrière se les approprie au fur et à mesure de déambulations de faible empan, ponctuées par des rencontres et des stations sur lesquelles se greffent anecdotes, choses vues, réflexions et rêveries. Le parcours en étoile est généralement effectué à partir du domicile qu'occupe le relateur. Lacarrière devient un îlien qui sait les moindres recoins de son île, sans toutefois cesser d'être un étranger : « l'exotisme et le pittoresque » (p. 277) ont été congédiés, et un « *familier différent* » [souligné par l'auteur] se substitue à l'ailleurs (p. 277).

La typologie qui vient d'être esquissée – elle distingue itinérance, errance et flânerie – est certes schématique. Il n'existe pas de frontières nettement tracées entre ces arts du voyage. En outre, il faudrait également voir en quoi ces polarités peuvent susciter des interprétations métaphoriques ou symboliques. Sur ce plan, la question est piégée : Lacarrière n'est pas de ceux qui confondent altitude et élévation spirituelle, il n'établit pas d'équivalence entre errance et erreur et ne croit pas qu'il suffise de s'immerger dans une culture pour devenir autre. Chez lui, humour et distance désamorcent constamment les assimilations trop faciles mais, dans le même temps, il reconnaît volontiers qu'il est revenu profondément transformé de ces expériences. Le texte oscille entre la désorientation recherchée par le voyageur et son désir de se retrouver et de renaître dans une Grèce aux multiples visages, façonnée par les mythes, l'histoire et l'expérience (Séguier, 2020, pp. 1–14). La culture, nous dit Lacarrière, doit être vécue (p. 170). En ce sens, le chemin ne relie pas seulement un point à un autre, il est bien plus que cela, une voie qui permet de trouver, de reconnaître et sans doute de renaître – car le « *véritable* voyageur » serait « Celui qui, en chaque pays parcouru, par la seule rencontre des autres et l'oubli de lui-même, *y recommence sa naissance* » (p. 160).

3. Paysages

Les chemins que raconte Lacarrière en témoignent : le paysage est saisi concomitamment selon trois « échelles » qui interagissent⁷. La première

⁷ C'est en ces termes que Claude Reichler commente la notion de « médiance » (qu'il emprunte à Augustin Berque) : « [...] le paysage relève en même temps de trois dimensions : l'une bio-physique (c'est une réalité déterminée par des conditions naturelles) la seconde culturelle (c'est un "lieu de mémoire"), et la troisième subjective (perspective phénoménologique). La notion de médiance

dimension est de nature bio-physique. La Grèce, ce sont « les rangées de cyprès [...] la croupe terne des montagnes, le vitrail éblouissant de la mer scintillant dans les échancrures de la côte » (pp. 24–25), ou encore « l'accolade de la forêt et de la mer, les noces des oliviers et du soleil » (p. 264). En régime référentiel, il est attendu que la représentation corresponde à des données objectives et, ce faisant, vérifiables. Elles concernent le relief, le climat, la végétation... pour tout ce qui relève de l'espace « naturel ». À ceci viennent s'adjoindre des éléments qui témoignent de l'empreinte des habitants sur le territoire : aménagements divers, habitats, industries, monuments, objets... Cette géographie physique et humaine de la Grèce, Lacarrière en distribue les éléments dans l'ensemble de *L'Été grec*. Il les reprend sous une forme ramassée, à la fin de son ouvrage, lors d'un inventaire inspiré par un livre de photographies. Dans cette liste (pp. 428–429), on sélectionnera à titre d'exemple ce qui a trait aux côtes : « les rochers et les îlots déserts en mer », « les cubes blancs des cabanons devant la mer », « la chaux aveuglante des chapelles aux portes ourlées d'outremer sur la mer », « les alignements et dessins de galets à Siphnos et à Spetsai », « les filets ocres des pêcheurs près des coupoles bleues ».

Cette terre est aussi, bien entendu, un éminent « lieu de mémoire » que l'on ne saurait parcourir sans solliciter la bibliothèque. Enfant, Lacarrière avait « souvent rêvé de la Grèce » (p. 25). Il en découvrit ensuite la langue, la mythologie, puis l'histoire, la littérature et la philosophie. C'est dire que lorsqu'il met la première fois les pieds sur le sol grec (pour jouer Eschyle à Athènes et à Épidaure avec la troupe du Théâtre Antique de la Sorbonne, p. 15), il est pétri de cette culture livresque qu'il ne cessera de confronter avec son expérience. Ainsi, près de Thèbes, il se sent « marchant sur le pays des mythes, dans l'axe bleu des signes. Comme sur un continent trouvé ou retrouvé » (p. 252). Il se remémore son approche : « J'y suis arrivé un peu comme Ulysse, j'ai vu l'île surgir, le matin à l'aube, après une nuit en mer, et ce fut un émerveillement » (Lacarrière, 2002, p. 62). Son *Dictionnaire amoureux* administre la preuve de cette très grande familiarité avec la culture d'un pays dont il connaît parfaitement la langue (il traduit par ailleurs le grec ancien comme le grec moderne). L'auteur se plaît à souligner la continuité entre présent et passé, qui se manifeste avec un éclat particulier dans une langue qui n'a pas rompu avec son histoire. Deux enfants jouent (cruellement) avec un crabe sur une plage. L'un d'entre eux, pour décrire son agonie, emploie le terme « *Charopalévi* », c'est-à-dire, littéralement, « il lutte contre Charon » (p. 239). Il n'avait pas conscience de l'histoire de ce mot composé mais ce que Lacarrière nomme « la mémoire des lèvres » (p. 241) – il est aussi une mémoire des mains – est un indice de la survivance « d'une culture qui, comme le fleuve d'Héraclite, est

permet de comprendre comment et pourquoi ces trois “échelles du paysage” doivent être saisies solidairement. » (Reichler, 2002, p. 19).

la même dans le changement » (p. 242). Il existe bien deux Grèce. L'une d'entre elles est « aujourd'hui encore [...] jeune de quatre mille ans » ; l'autre, qui naît avec l'Indépendance « a tout juste un siècle et demi » (p. 201). Mais le Grec « n'a qu'une seule histoire » (p. 202). *L'Été grec* est un éloge de ce pays d'aujourd'hui qui garde vivantes les traces de ce qu'il fut. En se mettant à l'écoute du présent (des usages, de la culture populaire, d'une littérature en train de s'écrire ou des habitants) le voyageur évite magistralement l'écueil qui consisterait à pleurer une civilisation à jamais disparue. Les îles, les ports, les côtes ont conservé leur magie, ces « mille détails d'une beauté apprise et toujours sue » (p. 429).

Sans doute est-ce parce que la rencontre avec le pays est de nature éminemment subjective (Teulade, 2017, pp. 155–167), toujours fondée sur l'expérience. Le troisième paramètre qui intervient dans la « fabrique du paysage » est de nature phénoménologique. Chaque lieu, chaque rencontre, chaque émotion sont autant d'événements que la conscience accueille et que l'écriture met en forme. Il est des souvenirs érotiques : avec une étudiante nommée Ariane (!), le jeune homme connaît de belles nuits d'amour sur une plage déserte d'Amorgos, « à proximité d'une grotte habitée par des phoques qui visiblement, ou plutôt très audiblement, semblaient s'adonner aux mêmes ébats nocturnes » (Lacarrière, 2001, p. 65). D'autres combinent en agrégat les sensations éprouvées : « [...] une île grecque [...] est une tentation permanente de plages, de mer, de soleil, d'odeurs, de laisser-aller, de *farniente* » et l'on peut y comprendre « *expérimentalement* les tentations d'Ulysse » (Lacarrière, 2005, p. 125)⁸. *L'Été grec* est avant tout le récit du contact entre un homme et un territoire, appréhendé par tous les sens, aussi bien que par le biais de la culture. Lorsqu'il établit le bilan de ses différents voyages, Lacarrière use d'une image très concrète qui lui sert à commenter le titre de son livre :

Bien sûr, on peut y voir une référence à la lumière, à la chaleur et à la saison vacancière de l'été, mais pour moi il désignait avant tout le mois des moissons, le mois où l'on engrange tant bien que mal tout ce que l'on a semé. *L'Été grec* – beaucoup plus que la saison des touristes et des plages – était pour moi synonyme d'engrangement des fruits et des saisons de ma mémoire (Lacarrière, 2005, p. 409).

Ce texte a effectivement tout d'une récolte, et même si ce sont des souvenirs qui sont engrangés, ils sont encore empreints de la poussière des chemins, ils baignent dans une lumière éclatante et ont la saveur du bonheur.

4. Conclusion

Pour que prenne corps cette rencontre, il fallait que des contacts s'établissent avec les habitants et le texte est prolixe sur le chapitre de ces échanges sans lesquels le voyageur resterait emmuré dans sa condition de promeneur solitaire. La culture et

⁸ L'auteur se réfère ici à Calypso.

les paysages ne suffisent pas à donner vie à un pays : « Je voulais pouvoir devenir aussi, *ne fût-ce* qu'un soir, ou *ne fussent* que dix soirs ou cent soirs, un pêcheur grec, un pâtissier libanais, un commerçant turc, un marin crétois [nous soulignons] (Lacarrière, 2002, p. 59). La restriction est d'importance : on ne saurait totalement et durablement devenir autre et l'auteur s'en explique dans un passage important. Il y définit ce que serait l'hospitalité véritable, qu'il distingue de l'hospitalité rituelle. Il faut selon lui savoir se rendre « invisible », c'est-à-dire se fondre dans « le nouveau milieu », mais être aussi « présent », en étant capable d'apporter, comme un cadeau, cette dose d'étrangeté qui enrichira en retour ceux qui vous ouvrent leur foyer (p. 159). Ceci demande du tact et une attitude profondément respectueuse qui se situe aux antipodes de tout ethnocentrisme et de la négation de sa propre identité (ce qui réduirait l'échange à néant). Il est constamment question, dans *L'Été grec*, de dons désintéressés. On offre au cheminant des figues et de l'eau, une chemise, le gîte ; on le véhicule gracieusement d'un lieu à un autre ; on chante pour lui ou on se confie lors de ces conversations qui se font entre amis. Lacarrière (2005) sait aussi donner et faire en sorte que sa présence soit pour son hôte un événement dont il se souviendra. Il est surtout, un intercesseur qui acclimatera dans sa propre culture celle de l'autre et prendra le parti de la Grèce en traduisant sa littérature, en jouant ou en mettant en scène son théâtre, en militant contre la dictature ou en offrant des livres qui sonnent comme des déclarations d'amour. Ses voyages ont à l'origine précédé l'écriture. Ils n'ont pas été entrepris pour « faire de la littérature » mais, peu à peu, une complémentarité s'est établie entre deux activités qui « cheminent toujours ensemble » : « tour à tour sédentaire et nomade, urbain et insulaire, je continue d'écrire pour voyager et de voyager pour écrire car tout livre est pour moi un deviseusement conscient du monde » (pp. 132–133). En somme, cette littérature voyageuse⁹ refuse de tracer une frontière entre les chemins du monde et ceux de l'écriture.

Références

- Antoine, Ph. (2011a). Écrire pour vivre une seconde fois. In S. Moussa, & S. Venayre (Eds.), *Le Voyage et la mémoire au XIX^e siècle* (pp. 225–240). Grâne: Creaphis.
- Antoine, Ph. (2011b). *Quand le Voyage devient Promenade*. Paris: Presses universitaires de Paris-Sorbonne.
- Chateaubriand, F.-R. de (2011). *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Paris: Champion.
- Lacarrière, J. (1992/1977). *Chemin faisant*. Paris: Payot.
- Lacarrière, J. (2001). *Dictionnaire amoureux de la Grèce*. Paris: Plon.
- Lacarrière, J. (2002). *Jacques Lacarrière. Entretien avec Jean Lebrun*. Paris: Flammarion.
- Lacarrière, J. (2005). *Chemins d'écriture*. Paris: Plon.
- Lacarrière, J. (2016). *L'Été grec. Récit d'une passion grecque*. Paris: Payot.
- Le Bris, M. (Ed.) (1992). *Pour une littérature voyageuse*. Bruxelles: Éditions Complexe.

⁹ On se souvient que Lacarrière a participé au collectif/manifeste initié par Michel Le Bris (1992).

- Martens, D. (2018). Qu'est-ce que le portrait de pays ? Esquisse de physionomie d'un genre mineur. *Poétique*, 184, 247–268.
- Reichler, C. (2002). *La Découverte des Alpes et la question du paysage*. Genève: Georg.
- Séguier, M. (2020). Grèce rêvée, Grèce vécue : étude croisée des récits de voyage de Jacques Lacarrière et Zbigniew Herbert, *Carnets*, Deuxième série, 20, 1–14. DOI: 10.4000/carnets.12147.
- Teulade, A. (2017). Boire l'horizon : l'essai méditerranéen selon Jacques Lacarrière. *Caliban*, 58, 155–167. DOI: 10.4000/caliban.4740.
- Tritsmans, B. (2007). La poétique de l'artisanat chez Jacques Lacarrière. *Roman*, 20-50, 43, 155–166. DOI: 10.3917/r2050.043.0155.

